



Valérie Auslender, médecin généraliste au Pôle Santé de Sciences Po, est venue nous présenter son livre *Omerta à l'hôpital*, paru aux éditions Michalon le 2 mars 2017.

**À la suite d'un appel à témoins qu'elle a lancé en août 2015, Valérie Auslender recueille 130 témoignages d'étudiants des hôpitaux français (étudiants en soins infirmiers, étudiants en médecine, kinésithérapeutes, sages-femmes, aides-soignants, pharmaciens, etc.) qui ont décidé de rompre l'omerta présente dans les coulisses des établissements de soin. Les témoignages ont été soumis à l'analyse de 9 experts qui proposent des pistes de réflexion pour tenter de mettre un terme à ces violences.**

## *Le livre*

En 2013, Valérie Auslender réalise dans le cadre de sa thèse de médecine générale une enquête auprès de 1472 étudiants en médecine, permettant de chiffrer, pour la première fois en France, les violences auxquelles seraient confrontés personnellement les étudiants en médecine durant leurs études : plus de 40 % d'entre eux ont déclaré avoir été confrontés à des pressions psychologiques, 50 % à des propos sexistes, 25 % à des propos racistes, 9 % à des violences physiques et 4% à du harcèlement sexuel. De même, 85,4 % étudiants en soins infirmiers considèrent que la formation est vécue comme violente dans la relation avec les équipes encadrantes en stage (Enquête « *Je veux que ma voix compte* », FNEFI, Février 2015). Rares sont ceux qui osent évoquer ces violences.

Dans le cadre de son activité professionnelle puis de sa thèse, Valérie Auslender a découvert l'ampleur du drame quotidien qui se joue au sein de l'institution médicale. Pour comprendre au mieux cette souffrance, elle lance un appel à témoins en août 2015, relayé par *Le Magazine de la santé* et les associations des étudiants en médecine, et recueille plus d'une centaine de témoignages. Les témoignages sont accablants. Les conséquences sont dramatiques, à la fois sur la santé somatique et psychique des étudiants, mais aussi sur leurs prises en charge des patients, pouvant parfois les mener à faire des erreurs médicales.

Suite à la lecture de ces témoignages, neuf experts réagissent et proposent des pistes de réflexion : **Didier Sicard**, professeur émérite à l'université Paris Descartes et président

d'honneur du Comité consultatif national d'éthique ; **Christophe Dejours**, psychiatre, psychanalyste et expert de la souffrance au travail ; **Cynthia Fleury-Perkins**, philosophe, psychanalyste et professeur à l'American University of Paris ; **Céline Lefève**, philosophe et maître de conférences en philosophie de la médecine ; **Olivier Tarragano**, psychiatre, psychanalyste et directeur du Pôle Santé de Sciences Po ; **Gilles Lazimi**, médecin généraliste et membre de la commission santé du Haut Conseil de l'Égalité entre les femmes et les hommes ; **Emmanuelle Godeau**, médecin de santé publique, anthropologue et chercheur à l'Inserm ; **Bénédicte Lombart**, infirmière, cadre de santé et docteure en philosophie pratique et éthique hospitalière ; et **Isabelle Ménard**, infirmière puéricultrice et formatrice en institut de formation en soins infirmiers.

## Témoignages (extrait)

### *« Des obèses qui te cassent le dos, t'en auras ! »*

L'aide-soignante est dans un coin de la pièce et me regarde faire, les bras croisés. Au moment où je dois lui laver le dos, je demande à l'aide-soignante si elle peut m'aider à retourner la patiente... de 120 kg ! Elle me répond : « Moi, je te regarde. Tu crois quoi ?! » Embarrassée, avec le trac, je rougis et la patiente et moi, nous nous regardons. Je lui demande d'agripper la barrière et de se tenir pour que je puisse lui laver le dos. L'aide-soignante s'approche de moi et approche son visage à 15 cm du mien : « *Pourquoi tu deviens toute rouge, t'aimes pas ce que je te dis ? Ça t'emmerde de faire une toilette parce que t'es élève infirmière ? Des toilettes, t'en feras, crois-moi.* »

Bien sûr, je deviens encore plus rouge. De plus, devant la patiente, je ne veux rien dire. La pauvre me regarde, elle a l'air gêné. L'aide-soignante, elle, me regarde devenir encore plus rouge : « *Tu as quelque chose à me dire ? Pourquoi t'es toute rouge ?* » J'ai la gorge serrée, je fais « non » de la tête et je dis : « *J'essaie de m'appliquer...* »

Je reconnais à peine ma voix tellement j'ai du mal à sortir un son. La patiente me dit : « *Vous faites ça très bien.* » J'ai envie de pleurer. Je continue la toilette. L'aide-soignante ajoute devant la patiente : « *Si un jour t'as le diplôme, tu verras, des obèses qui te cassent le dos, t'en auras.* » Je ne veux plus être dans la pièce. Je suis outrée et gênée que la patiente assiste à cela. Je ne dis plus rien. Je finis la toilette et je réinstalle la patiente comme je peux car je suis seule à le faire. Je sors en essayant de rester souriante pour la patiente. L'aide-soignante me suit en me poussant le dos. Dans le couloir, elle crie : « *T'as intérêt à changer d'attitude, gamine !* »

### *Pour lui et les autres, qui ne deviendront jamais adultes*

Il y a précisément douze ans, quand la série de quatre suicides – dont celui de mon frère –

s'est produite en moins d'un an et dans la même faculté, il n'y a eu aucun relais des médias. Et je ne pense pas que ce soit un fait isolé. Il ne faut simplement pas en parler. Il m'est également difficile d'écrire même après toutes ces années sur ce drame qui a écorché ma famille et dont mes parents, mon frère, ma sœur et moi ne nous remettrons jamais. Les circonstances de ce suicide sont troubles, nous n'avons jamais su exactement ce qui s'est réellement passé. L'affaire a été classée rapidement. [...] Il a été humilié régulièrement pendant ces soirées sous fond « d'humour carabin ». Celui sur lequel seuls les médecins et futurs médecins ont un droit de jugement apparemment quand on essaie d'en discuter avec eux. Des humiliations à caractère sexuel, des jeux dans lesquels on le faisait boire et on lui faisait faire n'importe quoi pour « faire rire le groupe ». Je ne me souviens plus précisément ce qu'il racontait mais déjà à ce moment-là, l'entendre en parler et l'imaginer le vivre me déchirait les tripes. [...] Nous n'avions pas de nouvelle de lui tous les jours donc nous ne nous sommes pas inquiétés de ne pas en avoir le dimanche suivant. Le lundi matin, c'est une étudiante d'une autre promo – c'est important pour la suite de l'histoire – qui, s'inquiétant de son absence sur son lieu de stage, a demandé l'ouverture de la porte de chez lui car il ne répondait pas. Il était mort, pendu depuis la veille, à moitié dénudé et portant des vêtements qui ne lui appartenaient pas. Sa veste ainsi que ses papiers se trouvaient en possession d'un de ses « amis » de promo. Nous avons essayé de savoir ce qui s'était passé pendant cette soirée. Tous les retours que nous avons eus n'ont fait qu'ajouter de l'horreur à la situation.

### *Me faire aussi petite qu'une souris*

Je suis diplômée sage-femme depuis le mois de juin 2015. Je suis partie faire mes études en Belgique durant quatre ans. Je me souviens d'un stage en maternité, service que l'on penserait « tout rose » et agréable. Dès le premier jour, je ne me suis pas sentie à l'aise. J'ai fait un malaise vagal comme si mon corps et mon esprit avaient ressenti un inconfort. Quelques jours plus tard, un professeur est venu m'évaluer. Lors de mon entretien de fin de journée, elle m'a dit : « *J'ai quelque chose de délicat à te dire, mais il ne faut pas que tu le prennes mal. L'équipe m'a dit que tu sentais mauvais des bras. C'est peut-être le stress mais à l'avenir, fais attention !* » À ce moment-là, j'aurais aimé me faire aussi petite qu'une souris. J'avais tellement honte et j'entendais l'équipe soignante rire aux éclats. Aux vestiaires, j'ai demandé à une très bonne amie de me dire si c'était réellement le cas. Elle m'a répondu que ce n'était absolument pas le cas. En enlevant mes affaires, j'ai senti mes aisselles. Aucune odeur désagréable, ni sur mes vêtements, ni sous mes bras. En rentrant chez moi, je me suis effondrée. Je ne voulais plus y revenir. Je souhaitais tout abandonner et repartir en France. Je me rendais malade pour chaque stage : je vomissais, je ne fermais pas l'œil de la nuit. J'ai commencé

à faire de l'eczéma aux aisselles. J'ai appris par la suite qu'une collègue avait eu une réflexion du même genre mais cette fois-ci, elle avait soi-disant mauvaise haleine !

### *Ils ont tué la personne que j'étais*

Le premier midi, quand ma tutrice m'a envoyée manger avec une étonnante gentillesse – qui contrastait avec son attitude de la matinée – je suis descendue aux vestiaires récupérer mon repas dans le casier étudiant. J'y ai retrouvé mon Tupperware ainsi que mes deux pots de compote, vidés. En voulant jeter les pots de compote vides à la poubelle, je me suis rendu compte que personne n'avait mangé mon repas mais que tout avait été vidé dans la poubelle des vestiaires. Quand je suis remontée dans le service, ma tutrice m'a demandé avec un grand sourire si j'avais bien mangé. Quand je lui ai répondu que je n'avais pas raclé le fond de la poubelle, son binôme aide-soignant et elle ont éclaté de rire. Au bout de quatre jours, j'ai décidé de ne plus amener mon repas car il finissait systématiquement à la poubelle pendant la matinée. Et je n'avais pas l'autorisation de l'équipe d'aller manger au self.

### *Un père de famille « propre sur lui »*

De garde, un des médecins m'a fait des avances. Tout le monde savait que j'étais mariée à un médecin de l'hôpital. J'ai eu la peur de ma vie quand il m'a coincée à une heure du matin dans le bureau des internes alors que j'étais en train de rédiger une observation. Il m'a plaquée contre le mur en m'étranglant à moitié et en essayant de me déshabiller. Mon salut est venu d'une porte dans le couloir qui a claqué et il est parti. Je n'ai jamais parlé de cette histoire à personne, ni même à mon mari, de peur des répercussions sur moi et sur lui. [...] Cette même journée de garde, ce même médecin avait eu des comportements déplacés. Alors que j'examinais un patient, j'étais derrière lui pour ausculter ses poumons. Hésitant sur un foyer pulmonaire de base droite, j'ai fait signe au senior de venir. Ce médecin est passé derrière le patient pour écouter avec moi. Il a pris ma main pour faire glisser mon stéthoscope... normal, mais il s'est mis à la caresser. J'étais pétrifiée. Quand il est reparti, il s'est « frotté » à moi. Entendez par là qu'il a frotté son sexe sur moi.

### *L'impression d'être une « merde »*

Premier jour de stage en EHPAD. Je rentre avec un peu d'appréhension comme toute nouvelle stagiaire et je cherche quelqu'un à qui me présenter. C'est vide. Personne pour m'accueillir. J'avance un peu plus dans le couloir et j'aperçois une femme en blouse blanche que j'identifie aussitôt comme une infirmière ou une aide-soignante. J'accélère le pas et je me faufile entre les portes qu'elle vient d'ouvrir. J'avance vers elle et je me présente : « Bonjour, je m'appelle C., je suis élève infirmière en fin de première année, je commence mon stage aujourd'hui ». Elle me répond : « J'espère que t'as refermé la porte

! »

Le ton est froid, sec, limite méchant. Moi : « *Euh, oui. Enfin, elle s'est refermée oui.* » Elle : « *Ah, j'y crois pas putain, ça commence bien ! Elle va me plaire, elle. Bon bah, tu recomptes tes résidents. J'espère qu'il n'y en a pas un qui s'est barré.* » C'est à moi qu'elle parle ? Elle veut que je recompte qui ? « Mes » résidents ? Mais je viens d'arriver, je ne les connais pas, je ne sais même pas combien ils sont. Et puis, pourquoi les compter ? À ce que je vois, ces personnes n'ont pas l'air d'avoir la forme de Flash Gordon au point de pouvoir se sauver aussi vite pendant qu'une porte se referme, ou alors on s'en serait aperçu. C'est quoi ce délire ? Elle : « *Magne-toi ! Compte-les, putain !* » Je suis stupéfaite. Je ne comprends pas du tout ce qui se passe et la situation me paraît absurde. Mais je compte machinalement les personnes qui sont là, dans le stress, je me mélange les pinceaux, je n'y parviens même pas. Toujours pas de « bonjour ». Je suis toujours en civil, mon sac à l'épaule. Il est 7 h 30 du matin.

### ***Douze heures sans uriner***

Pendant les stages en milieu hospitalier, nous n'avions pas le droit d'aller aux toilettes, et on ne nous laissait pas le temps de manger, car « eux mangeaient ». Nous devons répondre aux sonnettes. Douze heures sans uriner, pendant mes trois années d'études. Trois ans plus tard : des conséquences graves sur ma santé. En effet, je ne peux plus uriner. Ma vessie ne contracte pas. Je dois me sonder six fois par jour depuis l'âge de 26 ans !

C'était durant les années 80. Les conditions sont malheureusement encore trop souvent identiques pour grand nombre de stagiaires quels qu'ils soient : femme de ménage... jusqu'aux médecins ! À l'époque, les infirmières n'adressaient même pas la parole aux aides-soignantes, ni aux femmes de ménage. Nous étions ignorées pour le mieux, blâmées ou exploitées au pire. Pour elles, que nous soyons stagiaires ou diplômées ne faisait guère de différence.

### ***Bientôt, j'aurai violé une femme***

J'arrive enfin dans le service de gynécologie. J'apprends que, dorénavant, j'aurais à répondre du nom de « piou-piou ». Il paraît même que c'est presque inscrit sur ma blouse. Nous sommes cinq pioupious à suivre un jeune chef brushingué : « *Place aux travaux pratiques. Tous à la "queue leu leu" pour votre premier toucher vaginal.* » Devant nous est endormie une jeune femme hospitalisée pour une intervention volontaire de grossesse (IVG). Voilà.

Aujourd'hui je n'ai rien appris, mais bientôt je serais un monstre. Bientôt, j'aurai violé une femme, une femme hospitalisée pour une IVG. Et je la connais la définition du viol. Je l'ai bien apprise pour faire partie de ces 80 % de fraudeurs et de malvenus de deuxième année. J'esquisse un geste de résistance, je pense à Hannah Arendt. Bordel ! « *Non,*

*Monsieur, je n'ai pas envie* », osais-je à peine bredouiller. « *Bah quoi ?* », me répond Brushing. « *T'as jamais touché une femme ? T'es PD ou quoi ?* »

Les pioupious rient. C'est dur de résister. De rester un peu humain. Quand on est déjà tellement chien, tellement coq et tellement singe. Un peu plus, un peu moins, et qu'est-ce qu'il en reste ? Voilà. On se dégoûte. On se dégoûtera toute sa vie. Pas encore externe, déjà cassé, déjà criminel. Prêt à être médecin.